



Oasis de l'Atar

Chantal et Jean
Mauritanie – Novembre 2002

Afrique. J'ai souvent rêvé de toi. Petit, à l'école primaire, on m'appelait le nègre blanc. Pourquoi ? Peut-être pour cette tête ronde, ces cheveux coupés ras dont on ne pouvait savoir s'ils étaient raides ou crépus, ce sourire et cette envie de rire.

Je m'y trouve enfin. Grâce à Chantal. Une envie commune. Désert. Solitude. Chaleur. Infini. Sable. Hommes bleus.

Etre déçu... Ce n'est pas possible, j'attends tellement de ce voyage, de cette pause. Juste une petite appréhension alors que l'avion, enfin sorti des nuages qui couvrent l'Espagne puis le Maroc, se rapproche d'Atar. Nous survolons déjà l'immensité saharienne. Comment supporterons-nous la chaleur ? Comment sera le groupe de randonneurs ? Sportifs pressés que nous aurons du mal à suivre ? Beaufs que nous voudrions surtout éviter ?

Nous volons quelques coups d'oeils au hublot que monopolise le caméscope de notre voisin. Quelques massifs rocheux dépassent, rochers noirs dans une mer ocre parfois tachée de blanc. Cette immensité est envoûtante. Ce survol est une invitation, une initiation.

Mon premier contact avec l'Afrique noire, c'est en fait cette marée de boubous, les « drahas » bleus, du parking d'Atar. Les interpellations des chauffeurs de 4x4 qui essayent vite de trier, parmi les groupes, les quelques indépendants qui peuvent assurer une semaine de travail. Conducteur, guide, cuisinier, interprète, le désert est aussi un business.



Le bruit et l'agitation de la ville africaine, nous ne l'aurons qu'une paire d'heures au départ, comme à l'arrivée. File d'attente des visas. Main d'œuvre souriante. Le premier prend ton passeport, le second te demande l'agence de voyage et la durée du séjour, le 3^{ème} colle le timbre, le 4^{ème} appose le tampon, le 5^{ème}, le chef, signe. « Bienvenue à Atar ».

Concurrence des quatre points de change de l'aéroport. Point stratégique à l'arrivée des bagages.

« Tu veux changer. 250 ums pour un euro. Viens. Change Officiel. »

Hésitation. Changer ? Attendre ? Y a-t-il un change officieux ? Nous attendrons les consignes du guide et résisterons aux harangues et à toutes les autres invitations.

Ce parking encombré, les bagages à charger, les visages du groupe à repérer ; ce sera notre seul moment de stress. Ne voulant pas nous séparer, Chantal et moi avons failli nous faire embarquer dans un mauvais 4x4. Adieu bagages, adieu groupe, bonjour aventure ... Chantal a vu venir le coup et m'en a extirpé pour me ramener juste à temps vers le bon.



Mon deuxième contact, c'est la mécanique africaine. Traversée d'Atar. Multitude des petits commerces. Nombreux garages. Un garage, c'est une enseigne, puis une pièce sombre dans laquelle siège, au milieu d'un immense fatras de pièces détachées (pièces détach, pièce détaché, pièce détachées, toutes les orthographes sont bonnes à Atar), un véhicule en réparation. Chacun est spécialisé.

Lui, ce sont les pneus. Tous plus ou moins réchappés, de la carcasse au presque neuf. L'autre, ce sont les batteries. Elles traînent dans la terre, sans protection. Celui-là ce sont les radiateurs et les échappements. L'amoncellement dépasse celui du plus grand de nos ferrailleurs. Une sculpture monumentale non ordonnée.

La mécanique nous allons la vivre en direct dans le pick-up Toyota qui nous emmène vers notre premier bivouac.

Course effrénée. Vitesses qui craquent. Crabotage qui bloque. Arrêt. On ouvre le capot. On bricole. On rajoute un fil électrique. On shunte un relais ou un fusible. Ca patine. On pousse, on recule, on insiste. On repart. On passe les vitesses. Ne plus rétrograder. La voiture saute les bosses, dérape dans le sable. Fumée. Les aérations la dégueulent en noir. Chauffeur, guide touareg, assistant, tout le monde saute. Nous aussi. Eux vers le moteur, nous vers le salut.

La mécanique doit être innée. On répare, on bricole, on repart... On arrive enfin !



Finie l'Afrique tumultueuse. Nous sommes au bivouac.

Ma troisième surprise c'est la lumière. Transparence. Dureté de la lumière de midi. Vision à l'infini.



Précision du détail.

L'ombre est son atout. Le moindre arbuste, le moindre arbre prend une dimension extraordinaire, solitude d'une ombre jumelle.



Puis le soleil baisse. Les ombres s'allongent. Chaque élément du relief prend sa part. Le grain de sable, le caillou, la ride de sable, la trace de pas, la rigole d'une roue, la crête d'une dune, l'ombre d'un à pic. Même dans le reg le plus lunaire, le plus rocheux, tout sera relief, du millimètre au décimètre.

C'est de cette lumière, de ces couleurs, de ces reliefs, de ces irisations que le désert fait sa richesse et sa diversité.



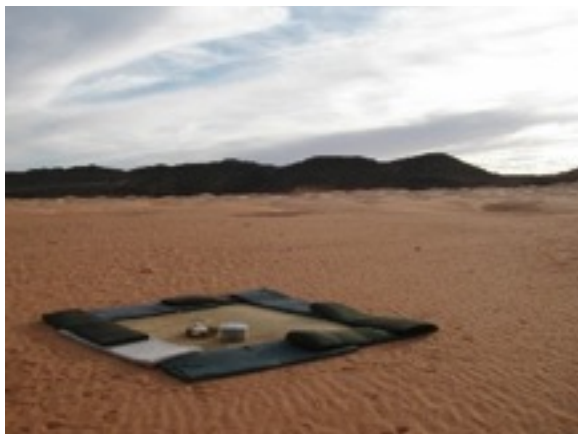
Le sable est un véritable mystère. En fait, il est partout, sable de grès, de la même couleur initiale. Mais pas un plan, pas une butte, pas une dune, n'ont la même inclinaison par

rapport au soleil. La réflexion et la diffraction font le reste. Blanc, gris, jaune d'œuf, jaune d'or, ocre brun, ocre roux, noir. Il décline la gamme des blancs, des ocres, des bruns.

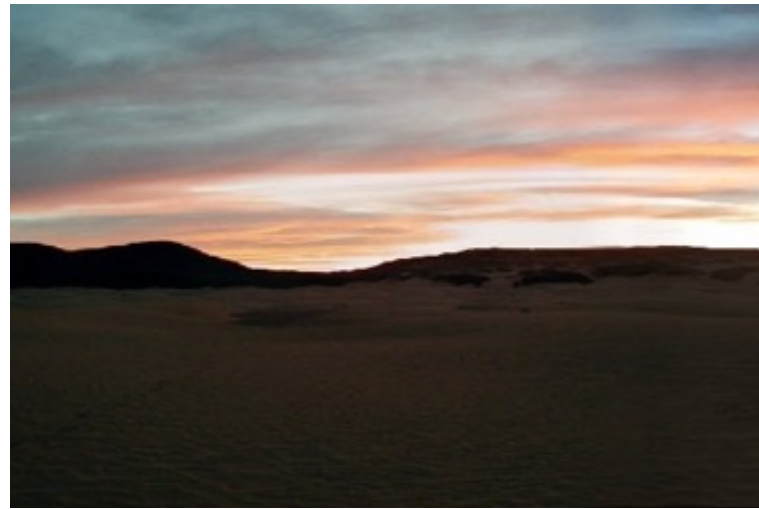
Le bivouac, c'est d'abord l'or du couchant. Il nous reste encore une heure de jour.



L'or va fondre, se laisser envahir par le bleu. Première résistance du soleil. Incendie dans le ciel. Reflet du ciel sur le sable. Nous profiterons de la dernière lumière pour accaparer la nappe, nous délasser sur les coussins, ouvrir la marmite de thé fort, rendre à l'organisme l'eau qu'il a éliminée. Deux, trois bols suffisent à peine à éteindre la soif. Discussion autour du thé.



Notre spectacle, tous les soirs, c'est le très court combat du jour et de la nuit. Les flammèches rouges de l'incendie du ciel



disparaissent peu à peu.

La nuit est immédiatement noire, seulement éclairée par la voie lactée. Transparence de la nuit. Multitude des étoiles. Dormir à la belle étoile prend ici tout son sens. C'est l'avancée d'Orion, de l'est vers l'ouest, qui rythmera les nombreux réveils. Réveils souhaités, courts, somptueux pour profiter du ciel de la nuit africaine. Quant Orion est à son azimut, la lune se lève. Une sorte d'aurore qui colore les dunes en rose, le fond de l'oued en bleu nuit. La première nuit, quelle émotion ! Nuit tiède, couchés dans le sable, les yeux vers le ciel. Chantal allongée à mes côtés. Silence. Scruter et attendre les étoiles filantes. Un vœu. Trop d'étoiles, trop de vœux.

Emotion ! Notre voyage n'est qu'émotion. Celle d'avoir enfin laissé notre modernité à la maison. Il ne me reste que la montre, les lunettes, le duvet et l'appareil photo comme gage de modernité.

Humanité ! Celles des hommes du désert.

Ici seuls ont de l'importance l'eau et chaque surface que l'eau vole au sable et aux cailloux. Seuls les labours du puisage, de la culture, de l'élevage donnent un sens à la vie. Travaux immuables, séculaires qui feront pousser quelques légumes, créeront les plants de

palmyers avant qu'ils ne deviennent autonomes.

La palmeraie est un miracle de la nature. L'eau est là, invisible, à quelques mètres sous terre. Les palmyers vont y puiser leur force. Jeunes, tant que les racines sont courtes, il faut les arroser tous les jours.



Le puit, peu profond, goulot de pierre qui butte, à seulement quelques mètres, sur une dalle de roche recouverte de quelques dizaines de centimètre d'eau transparente et fraîche. Une corde et un seau. Prendre garde, la corde est libre. Une petite calebasse. Du seau on remplit les outres de chèvres, les guerbas, pour boire, des bidons pour l'irrigation, une calebasse pour les ablutions.

Un jour, pendant la sieste, j'ai pu observer un jeune homme qui faisait sa toilette. Du seau, il a rempli la calebasse puis il a rejeté le reste dans le puits. Au dessus du bol, prélevant l'eau au creux de ses paumes, il se mouille le front, le visage. Puis les bras et le buste. Il essore ses bras, faisant glisser l'eau de l'épaule vers la main, la recueillant dans le bol. Puis les jambes. Et le même essorage. Chaque goutte a été récupérée. Toilette faite, il a versé ce qui restait d'eau au pied d'un petit palmier.

Je ne peux plus depuis ce jour laisser couler l'eau, chez nous si abondante, pendant que je me lave les dents. Je rage quand j'attends l'eau chaude au robinet. On prend, soudainement, conscience de tous nos gaspillages.

Suivant l'importance de la nappe phréatique, de l'intensité de l'irrigation, l'ombre de la palmeraie est plus ou moins grande. La première que nous avons traversée, Wagchodda, est particulièrement dense.

Son propriétaire, accourant au puits, nous accueille d'un « Assalamou Aleïkoum - Aleïkoum Salam ». Il est fier de nos compliments. « Elle est belle ta palmeraie - Oui, Oui, beaucoup de travail »

Tranquillité de notre caravane, qui sur nos pas, imperturbable, traverse dans le rayon de lumière du sentier.



Le temps n'a ici que le rythme d'un pas, la régularité d'une brassée de corde au puit, la patience de la préparation du thé, l'entêtement du vent de sable. Le temps y est lent et léger à la fois. Enfin je le sens passer et ne veux en gagner.

Quand le niveau des nappes a baissé, la palmeraie se meurt. Le palmier jaunit, dépérit. A terme, il ne reste plus que quelques individus perdus dans le désert, seuls rescapés, insuffisants pour sédentariser une famille, pour entretenir un puit, pour coloniser le sable.



Au milieu d'un plateau de pierre, abritée dans un cirque minéral, une mare, une guelta. Miracle de l'eau. Dans les rochers, des palmiers isolés, encore. L'isolement n'est qu'apparent, car près de cette source permanente, sur le plateau, au milieu des rochers, quelques maisons et au prix de harassants portages, quelques ares de potager.



Ailleurs c'est la dune. La dune qui mange tout. Soudainement, elle vient mourir sur un jardin, sur la frontière de l'oasis. Le sable, puis, brutalement, l'exploitation de chaque mètre. Nous sommes pourtant en hiver, les cultures sont en attente, mais déjà le contraste est étonnant. Au pied des dunes, une mer verte. Pas un pouce n'est abandonné. Tout est creusé,

quadrillé, prêt à recevoir l'eau soigneusement prélevée.



Un soir, nous découvrirons un homme ou plutôt, sa tête, noire d'ébène, dents blanches, riant jaune, dépassant de la surface de la citerne. Bain volé au désert, plaisir suprême que nous lui aurions bien échangé. Contre quoi ? Contre tout !

Emotion des rencontres comme celle-ci, plus ou moins furtives, parfois surréalistes, mais toujours authentiques. Peuple rieur, souriant, fier et pudique.

Notre première rencontre fut surprenante. Nous escaladions un cirque rocheux. Le soleil cognait rude, la pierre noire restituait la chaleur. Seuls quelques oiseaux, des traquets, tête noire et queue blanche, donnaient un semblant de vie à ce qui aurait très bien pu être la lune.

Alors que nous scrutons la crête pour estimer ce qui restait à grimper, il me semble voir, comme dit Bohringer, des « robes comme des soleils fous » dévaler une petite dune qui borde le cirque. Mirage ? Qui peut bien vivre ici. Nous débouchons sur la guelta. Je ne sais ce qui m'étonne le plus, de cette mare d'eau, de ce piton au milieu des palmiers ou de ce



groupe de femmes qui nous attendaient, patiemment assises, petit commerce disposé sur des nattes dépliées sur les rochers.



Chaque oasis est un lieu de rencontre. Fugitive certes car nous ne faisons que passer ; parfois plus longue le temps de la sieste, sauf si le chef chamelier, craignant qu'ils ne nous importunent, chasse les enfants.

Mères et enfants, surtout les filles, parfois quelques garçons, sont installés autour des nattes colorées. Déballé de petits balluchons, un fatras multicolore.



Colliers de pacotille, sobres, noirs et gris ou bigarrés ; bracelets ; coussins de cuir, ovales de toutes les couleurs bordés de franges ; Calebasses ; blagues à tabac composées de trois compartiments ; pipes, longs tubes fins

finement décorés dont l'embouchure évasée permet de contenir à peine une dizaine de bouffées ; jeu de billes de couleurs vives dont nous n'avons jamais vraiment compris les règles (faire des groupes de quatre) ; autre jeu composé de baguettes sculptées et colorées sur une face (sorte de jeu de dés).

Patience. Attendre que ces étrangers, qui déjeunent même pendant le ramadan, daignent enfin s'intéresser à elles, négocier quelques souvenirs, partager leurs rires, soupeser, regrouper, échanger, marchander (elles ne baisseront presque pas, ici ce n'est pas le souk) et leur apporter les milles à cinq milles ums (4 à 20 euros) d'une bonne journée de commerce. Femmes splendides, traits fins, lèvres minces, œil pétillant, dents blanches, rivalisant d'élégance dans leurs voiles. Melehfes colorées, jaunes, oranges, verts, pourpres, unies ou assorties.



Islam tolérant et pudique. Visages qui se découvrent le temps d'un grand sourire ou d'un rire, puis se masquent rapidement quand notre regard admiratif se fait trop insistant.

Enfants rieurs, curieux. Ils se pressent autour de nous, participent à la vente, essayent leurs mots de français, demandent nos prénoms. « Toi, Papa, Maman ? »



Les albums photos des enfants de Thierry et Anne, têtes blondes aux yeux bleus, font rire. Je sors mon carnet, déchire quelques feuilles, distribue mes crayons de couleur. Tout le monde se presse autour de moi.

« Le jaune », je dessine la dune. « Le vert », les palmiers. « Le marron », les chameaux. Monine, la plus espiègle, qui a abandonné son chapeau de palme tressée, recopie.

Je recommence sur une autre feuille. La tour Eiffel, les nuages, la pluie, la foule. On recopie. Je ne sais pas s'ils réalisent ce qu'ils dessinent. Je leur explique que c'est chez moi.



Moment de connivence. Sans retenue. Complicité d'un instant. Je me sens libre, détendu.

Ailleurs, ce sont des garçons qui nous accompagnent. « Chanter ? ». « Ho Hé, Ho Hé, Matelot ... » Nous avons droit à tout le répertoire de l'école. Nous reprenons à tue tête. Ils sont contents, nous aussi. Nous sommes tous des enfants. On essaye un canon. Puis des inédits.

« Je suis en 7^{ème} – Moi en 8^{ème} » Heureux d'aller à l'école, de parler français. Le vocabulaire est limité. Ici, le Français n'est devenu obligatoire que depuis deux ans. Il était abandonné depuis 1987.

Timinit. Notre meilleure rencontre. La plus riche. A l'orée de la palmeraie, juste à côté du bivouac, nous attendaient deux hommes.

« Salamalekum, Bienvenu à Timinit. Je suis l'aubergiste. Si vous voulez dîner, boire un coca ...

- Ah non. Pas de coca. Mais le thé si vous voulez.

- Vous pouvez y coucher. Nous avons aussi une douche ...

- Non, nous bivouaquerons. Ici ce qui nous plaît c'est dormir sous les étoiles. Il y en a si peu à Paris. Par contre d'accord pour la douche.

- Bon, je viendrai vous chercher. A quelle heure ?

- Huit heures. Le temps que nous ayons mangé. »

Le français est impeccable. L'aubergiste est maure. Le second, qui ne s'est pas présenté, noir d'ébène, grand, élégant, parle d'une manière irréprochable.

Parole donnée. A huit heures, la petite lumière d'une lampe torche arrive. Nous partons seuls dans la nuit noire (le reste du groupe, déception, n'a pas voulu venir) en suivant notre homme bleu, trébuchant dans les cailloux et les racines, malgré nos lampes frontales. Inquiétude. Nous marchons depuis déjà plus d'une demi-heure vers cette auberge que nous pensions proche. « C'est loin ?

- Nous y sommes presque ».

Notre guide maure a été rejoint par son compère noir. L'un ouvre la marche à pas rapide, l'autre la ferme. Nous nous sommes embarqués dans on ne sait quelle galère. Chantal trébuche. « Attends moi ! Sinon je rentre !

- C'est loin

- On y est presque ! »

Au moment où je commence à douter, un bêlement de chèvre. Depuis un moment nous avons quitté le fond de l'oued pour nous élever sur un sentier étroit et relativement raide. Notre guide s'est arrêté. Il gratte une allumette. Dans la lueur de nos frontales puis la clarté d'une lampe à gaz, nous découvrons une grande natte aux motifs géométriques vert, rouge et or. Les coussins, magnifiques, sont assortis.

Enfin l'auberge ! La salle à manger sous son plafond d'étoiles. Superbe. Nous nous détendons soudainement !

Mais il faut immédiatement aller faire le tour du propriétaire. Yubà, notre hôte est si fier !

Lampe à gaz à la main, nous visiterons la palmeraie, le puit, les jardins, la grande Khaïma, tente de nomade qui sert de chambre commune et, miracle, sous une citerne en béton faisant office de château d'eau, la douche et les WC. Les WC ! Une bougie éclaire une simple cuvette à la turque et, à côté du robinet, une magnifique petite carafe émaillée en guise de chasse d'eau. La douche ! Une vraie douche avec sa poire et son tuyau métallique au dessus du sol en terre battue. Fierté du propriétaire devant ce confort inattendu.



C'est Chantal qui l'inaugurera. Je suivrai. Après cinq jours de rapides toilettes à la lingette pour bébé, le plaisir immense de l'eau fraîche qui semble inonder le corps malgré nos précautions économes, la béatitude devant le savon qui mousse, la sensation de propreté, les cheveux souples, l'odeur de savon... quels cadeaux inespérés.

Le reste de la soirée est un vrai bonheur.

Assis sur la terrasse, dans la nuit noire, éclairée par le halo de la lampe à gaz, devinant à peine les silhouettes des palmiers, dans un silence impressionnant, nous admirons le ballet des mains qui préparent le thé. Un petit brasero. Une théière argentée, 4 petits verres gravés, un plateau de cuivre ciselé. De l'eau, quelques pincées de thé, quelques feuilles de menthe, du sucre. Dès que cela bout, commence la danse des verres. Remplir le premier, transvaser de verre en verre pour les chauffer un à un, remettre dans la théière, recommencer en laissant couler le thé bien haut au dessus du verre de manière à faire mousser. Cela cinq ou six fois. De temps en temps goûter en trempant ses lèvres dans le verre. Rajouter du sucre. Quand le thé paraît enfin idéal, fort en thé, doux en sucre, brûlant, moussant, remplir les verres, moitié de thé, moitié de mousse, distribuer. Nous en prendrons ainsi huit tournées.

« J'ai fait des études de droit international à l'université de Nouakchott. Mais je ne peux rien en faire. J'ai essayé d'aller étudier en

Belgique, mais je n'ai pas eu de place. Alors j'ai monté l'auberge. Dans ma palmeraie. Il y a souvent des passages de 4x4. Certains restent plusieurs jours. J'ai dix chameaux. Je fais guide.

- Moi je suis l'instituteur. C'est la première année que je suis ici. La classe vient d'ouvrir. Une classe pour trente familles. A Maaden il y en a trois, à Timagazine quatre. J'ai vingt six élèves. Treize filles. Ici on va à l'école primaire. Ensuite, le collège est loin. Les filles n'y vont pas car il n'y a pas d'internat. Les garçons qui y ont de la famille peuvent. Le lycée c'est à Atar. Ceux qui ont le bac avec mention bien ou très bien ont une bourse pour aller faire leurs études en Europe. Quand ils reviennent ils prennent tous les postes de l'administration. Quand on n'a pas de bourse, les diplômes de Nouakchott ne valent rien. Alors on devient instituteur. »

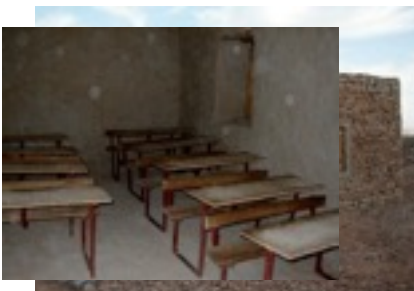
Nous bavarderons ainsi une bonne partie de la nuit avant de les quitter, de chercher notre bivouac à la frontale, yeux brillants des chameaux comme soudain et fugitif repère. Promesse de revenir le lendemain.

« Ça, c'est la cloche de l'école. Aujourd'hui c'est jour de vacances.

Voilà ma classe » Cheikh Aïdara est très fier d'ouvrir la bâtisse.

Le dénuement pédagogique. Des bancs et des tables. Un tableau brut taillé dans une lauze irrégulière. Quelques craies. Une pile de cahiers de brouillon. Une poignée de bics.

« Chaque année une dame d'Orléans, d'une association caritative, nous porte des cahiers et des bics.



- Tu aurais besoin de quoi ?

- De rien » On insiste fort. Il consent enfin avec simplicité :

« Des bases. Un dictionnaire, les conjugaisons, la grammaire. Je reprends l'enseignement du français l'année prochaine.

- On va t'envoyer cela. Le guide te les portera à l'école. Tu aimes lire ? Quoi ?

- Des classiques, Hugo, Alfred de Musset. J'aime bien quand il y a les cassettes avec. Comme cela aussi j'écoute.»



Ce sera notre première activité de retour en France. Le Larousse débutant pour les enfants, plein d'images, le Bled, la Chèvre de Monsieur Seguin avec les cassettes, des romans. Que nous aimerions être là quand les livres vont arriver !

Puis des rêves fous. L'envie de ne pas replonger dans notre monde. Se rendre utile. Lecteurs itinérants. De village en village. Raconter des histoires. Amis des enfants et des instituteurs.

Enfant de nomade comme celui que nous avons accompagné, Laurent lui portant l'énorme outre d'eau, la guerba, vers les sommaires tentes de nomade pour qu'il nous montre fièrement son cahier d'écolier.



Cahier d'écolier. Fierté d'apprendre. Peut-être l'embryon d'un savant, identique à ceux qui ont créé Chinguetti deux mille ans plus tôt.



De Chinguetti je ne gardera i que quelques impressions fugaces. Un joyau dont nous n'aurons

fait qu'effleurer la richesse le temps d'une visite éclair et que je connais et imagine bien mieux à travers la lecture de Théodore Monot.

Marche trop rapide derrière le guide à travers les ruelles de la vieille ville.

Regard fugace sur une tente plantée dans une cour aride ; dernier vestige d'une vie de nomade ? Bâtisses sobrement ouvragées par l'enchevêtrement des briques à l'unique porte ouvrant sur un intérieur frais, tout aussi sobre et les étagères couvertes d'empilement de boîtes bien rangées ; cuisine ou boutique ? C'est la frustration de ne pas pouvoir traîner dans les rues, de ne pas flâner sur la place immense noyée de soleil et de sommeil de sieste.



L'arrivée rapide dans une salle de bibliothèque.

Là, le choc, l'impression d'être à l'orée d'une culture inaccessible par la langue, l'écriture. Nous sommes tous assis autour d'une grande table sur laquelle traînent catalogues, coupures de journaux, vieilles revues.

« Bonjour, bienvenue à la bibliothèque de Chinguetti ...

Elle contient plus de 1500 manuscrits écrits du 12^{ème} au 19^{ème} traitant de toutes les disciplines, religion coranique, mathématiques, médecine, philosophie ... »

Je ne reviens que sur quelques images qui resteront le souvenir de ces lieux.



Une longue liste d'ouvrages anciens, tous consultables sur place à la demande, des armoires de dossiers cartonnés masquant quelques uns des plus vieux manuscrits du monde, une vitrine de quelques superbes exemplaires, un traité d'astronomie du 12^{ème} siècle dans lequel un schéma représente la lune et le soleil tournant autour de la terre quand, chez nous, cette dernière était encore plate, des précis de médecine et de pharmacie sans une seule planche d'anatomie, la beauté des caractères arabes, les couleurs préservées des polygraphie, une simple serrure en bois protégeant des trésors qui chez nous seraient sous des vitrines blindées ou dans des coffres forts.

Lisez Chinguetti.

Moi j'ai l'envie d'y revenir un jour plus longuement, le temps de rêver en attendant que le vent de sable tombe et de retourner dans le désert.

Désert. Que tu nous as réservé de surprises. Je m'attendais à un monde minéral, monotone. Et tout n'est que diversité.

Des points culminants, à la ronde, les quatre-vingt kilomètres de visibilité permettent de prendre conscience de la variété des paysages. Fond d'oueds ensablés encadrés par les falaises de l'Atar.



pour déboucher dans une oasis fleurie de liserons mauves.

Villages de maisonnettes de pierre brute, aux ouvertures minuscules, ou de huttes de palme séchée, les tikitts, à l'ouverture unique et dont la fraîcheur est saisissante.

Ergs, immenses massifs dunaires, paysage féminin où tout n'est que rondeur, jeu d'ombre et de lumière, sensation sous les pieds nus, sable ferme par endroit, croûteux, mou, souple et profond par ailleurs.



Ergs, étendues plates et caillouteuses, parfois ensablées, qui représentent l'infini car souvent plus rien ne vient y arrêter le regard, sauf quelques guelbs, collines rocheuses isolées, châteaux de pierre ou vaisseaux isolés dans un océan de cailloux.

Immenses plateaux rocheux, grès noir brillant et réfléchissant méchamment la chaleur, que nous ne finissons pas de descendre,



Minaret de la mosquée, toute blanche, qui surgit au milieu des rochers. Pour quels fidèles tant la vie y paraît improbable.



Ici le désert n'est jamais vide. Derrière les dunes, les rochers, se cache toujours un campement ou un village. Les quelques acacias d'Égypte, les arbustes, les touffes d'herbe, même éparées, servent de pâturage. Pour nous c'est une source d'ombre, le temps d'une pause, de quelques gorgées d'eau tiède, re-hydratantes faute d'être rafraîchissantes.

Ce que je garderai toujours de ce séjour, gravé dans ma mémoire, c'est l'image de la caravane.

Lentement elle approche. Indispensable, elle porte tout notre campement et surtout l'eau dont nous ne pouvons nous passer. Elle symbolise ce pays. Communion du paysage, des hommes, des animaux. Tous sont complémentaires. Rien ne vient perturber le rythme de la vie, du pas, du cycle des jours et des nuits. En tête, Mhin et Salek bavardent imperturbablement malgré la similitude des lieux et du temps.



J'ai souvent rêvé à ces caravanes qui mettaient plus de soixante jours pour traverser le Sahara. Commerce durable, commerce équitable, échange de l'orient et de l'occident, lien des civilisations. Désert, Maure, Chamelier, merci.

Caravane,
Toujours tu peux,
Sereine,
Infatigable,

Imperturbable,
Sans Peine,
Tu es mon vœu, Caravane.

Chantal et Jean

*Randonnée dans les Oasis de l'Adrar.
Terres d'Aventure.*

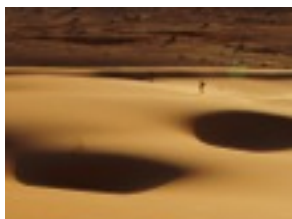
24 novembre au 1^{er} décembre 2002.



Addendum :

Ce voyage était notre premier voyage en groupe. Je me souviens de mon inquiétude du départ. Crainte de trouver des fanas de vitesse ou des beaufs prétentieux. La magie de la randonnée et du désert a su rapidement créer une bonne équipe et masquer rapidement les différences, célibataires et couples, sportifs d'un jour ou pratiquants réguliers, jeunes et moins jeunes.

Jérôme, toujours présent aux étapes, tirant son cap parallèle au nôtre, choisissant sa trace, sa dune, silhouette de fellaga sur sa crête.



Fred et Laurent, potes de toujours, toujours à rire et à courir malgré un claquage fait lors d'une descente infernale dans la pente molle de la dune.

Anne et Thierry, jeunes parents libres pour quelques jours, avides et enthousiastes de tous les instants.



Dominique peinant quelquefois derrière sous un sac dont je n'ai jamais compris ni le poids ni la taille, ... symbole d'autonomie ? Didier son mari, dont la spécialité était l'ironie souvent pertinente et ... machiste. Marie, qui a été malade, les deux premiers

jours, tellement elle stressait à l'idée de ne pas suivre avant de découvrir que tout le monde était solidaire, prévenant et avait pris le rythme et la patience du temps du désert. Daniel, son mari qui prenait

tellement soin d'elle, sac compris. Anita, la chercheuse retraitée, sortie, enfin, des salles noires des microscopes électroniques et de l'univers quantique, rayonnante de ne pas faire une « balade de lopette ». Michel, son compagnon, à l'allure et aux mollets de vieux baroudeurs.

Et aussi, queue de cheval dépassant de la casquette, Yannick, notre guide, sérieux et rieur à la fois, qui dès la première heure, pour tester la solidité du groupe, a cru avoir égaré nos billets de retour !...

Notre caravane s'est longuement étalée, les petits groupes se faisant et se défaisant entre chaque pose le temps d'une discussion fugitive ou fractionnée. Les siestes unissant quelques uns en fonction de la surface de l'ombre. Les soirées réunissant tout le monde dans les lueurs mutualisées de quelques lampes frontales.



Nous avons su y trouver tour à tour cohésion, convivialité, confiance et intimité.